

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les Pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Malika Hachid

Malika Hachid est historienne algérienne spécialiste de préhistoire. En Afrique du Nord et l'holocène saharien. Elle est directrice de recherches au Centre national de recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques (CNRPAH)

Habib

Dimanche 26 octobre 2025 à Alger pour le programme Histoire orale de la production des connaissances. J'ai le plaisir de rencontrer aujourd'hui Mme Malika Hachid, professeure de préhistoire. Directrice de recherche en préhistoire et anthropologie.

Malika

Proto-histoire plutôt.

Habib

Nous sommes à Alger au Centre National de la Recherche Préhistorique, Anthropologique et Historique. Bonjour Madame Malika.

Malika

Bonjour, bienvenue.

Habib

Merci pour votre temps et votre disponibilité, cela me fait très très plaisir d'échanger avec vous aujourd'hui, merci de me recevoir. Ma première question est vraiment toute simple, directe, claire et précise. Vous êtes qui ?

Malika

Ah, elle est claire ! Mais c'est une question existentialiste à laquelle moi-même, je ne peux pas répondre. J'ai quand même compris ce que vous souhaitez savoir. Je suis parmi les tout premiers Algériens qui, au moment d'accéder au niveau du bac et même un peu avant, était déjà passionnée d'histoire de son propre pays. L'Algérie a eu son indépendance en 1962 et la colonisation a fait que nous étions complètement dépourvus de notre identité. Nous ne la connaissions pas, ou plus, ou mal. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi un pays qui est colonisé 130 ans finit par perdre beaucoup de sa profondeur

historique et même de son identité. Quand j'ai passé le bac, je faisais partie de la promotion ayant eu les meilleures notes et on nous a préparé une entrevue avec le président Houeri Boumediène. Il nous a offert des livres et nous a remerciés, pour lui c'était l'avenir qui venait le saluer et le remercier. J'ai eu une brassée de livres dont j'étais très contente, que j'ai toujours, dédicacés. Quand je lui ai serré la main il m'a demandé ce que je voudrais faire plus tard et je lui ai répondu : « Je veux être archéologue, spécifiquement préhistorienne ». Il m'a regardée avec un sourire et il m'a demandé pourquoi. Je lui ai dit : « Parce que monsieur le président, avec tout le respect que je vous dois, ma famille a été décimée de moitié pendant la guerre de libération. Donc je suis assez sensibilisée à cet aspect des choses et du fait que des gens comme vous ont eu le courage de faire cette guerre et de nous libérer. Pour vous, c'était une question de libération. Nous, ma génération, c'est une histoire d'identité. Notre travail c'est de restituer l'identité à ce pays ».

Habib

Vous aviez quel âge ?

Malika

J'étais jeune, je venais de passer le bac. C'était en 73.

Habib

Vous êtes née quand ?

Malika

Je suis née en 54. J'étais jeune mais la guerre m'avait beaucoup mûrie. La guerre et le militantisme de ma famille qui se déroulait sous mes yeux. Les paras débarquaient à n'importe quelle heure, ils cassaient tout, ils faisaient leur cinéma, puis ils mettaient un sac sur la tête de mon père et ils l'embarquaient, parfois ils embarquaient ma mère aussi, et bien sûr après s'en suivaient torture et autres pour les faire parler.

Habib

Vous étiez à Alger ?

Malika

J'étais à Alger, oui. Je suis née à Alger.

Habib

Vos parents faisaient quoi ?

Malika

Ma mère était mère de famille, à la maison, elle était analphabète. Mon père encore jeune, adolescent, a perdu son père dans une mine en France après un coup de grisou. Sa femme, ma grand-mère, a été obligée d'élever seule les trois enfants qu'elle avait, dont mon père qui avait six mois et qui n'a jamais vu son propre père. Donc il s'est retrouvé en Kabylie, dans une Kabylie telle que la décrit Camus dans son rapport sur l'état de la

Kabylie. Une Kabylie pauvre, une Kabylie obligée de s'expatrier à l'étranger pour ramener un peu d'argent et faire vivre la famille. C'est à peu près cette époque-là.

Et mon père, traumatisé par ce qui était arrivé à son propre père, a dit : « moi je ne vais pas à l'étranger, je vais à Alger ».

Il est allé à Alger, il était travailleur, il s'occupait beaucoup des plantes, des arbres. Il a trouvé du travail, il était sérieux. Et à un moment, il a eu besoin d'une compagne, il est allé en Kabylie, il a épousé sa cousine germaine, il l'a ramenée, et il a fondé sa famille à Alger.

Habib

C'est votre maman.

Malika

C'est ma maman. Et ces deux personnes ont connu l'Algérie coloniale, pauvre, misérable, vivant la faim, sont passées par tous les aspects négatifs du colonialisme. Donc très jeunes, les neuf enfants qu'ils ont eus ont été sensibilisés à tout ça, bien sûr. On savait. Et puis il y a eu la guerre de libération qui nous a sensibilisés encore plus.

Habib

Votre papa était impliqué dans le FLN ou dans d'autres mouvements ?

Malika

Oui, mon père et ma mère. Au moment de la guerre de libération le FLN a contacté d'abord mon père pour lui demander de faire certaines choses, évidemment le plus discrètement possible. Il était « *musbel* », ce qu'on appelle « *musbel* », volontaire. Volontaire pour faire certaines actions, dont je ne peux pas parler, mais certaines actions au sein du FLN. Et à un moment, il a demandé à ma mère de l'aider et il s'est trouvé que c'est ma mère qui s'occupait des armes. Ma mère savait où cacher les armes, comment les démonter, les remonter, les nettoyer. C'était une gamine ! Quand il l'a ramenée à Alger, elle avait 14-15 ans. Donc, pendant la guerre de libération, elle avait quelque chose comme 20 ans. Elle était très jeune.

Habib

C'était une sorte de grande soeur

Malika

Oui, c'était une sorte de grande sœur, oui, mais ayant aussi une grande expérience de la vie. A un moment, à la fin de la guerre de libération, elle a dit : « moi, mes filles, elles ne resteront pas à la maison, je veux qu'elles soient instruites ». A l'époque, il y avait une loi qui obligeait à envoyer les jeunes, même algériens, à l'école. On n'avait pas le droit de les retirer jusqu'à 16 ans.

Habib

Ça c'est à partir de 1962.

Malika
Oui, 1962.

Habib
C'est une loi post-indépendance.

Malika
Mais il y avait beaucoup de jeunes qui n'avaient rien, qui étaient pauvres. Ma mère a insisté, elle a dit à la famille, à mon père : “Nous on a vécu ce qu'on a vécu, une enfance de misère, la guerre de libération, on a été torturés dans notre peau. Nos enfants ont été sensibilisés à ça. Et parmi eux il y en a une qui veut se venger un petit peu par le métier qu'elle a choisi ”. Les garçons, ce n'était pas un problème, ils pouvaient aller à l'école, mais la mentalité de l'époque n'était pas encore prête à voir des petites jeunes filles aller à l'école. Donc, elle a vu arriver le danger de la tradition patriarcale et elle a dit : “ Non, mes filles vont à l'école, je les veux instruites. C'est tout. Moi, je n'ai rien connu de tout ça ”.

Elle était analphabète, mais elle voyait des femmes instruites autour d'elle. Il y avait des pieds noirs, qui avaient des enfants qui allaient à l'école, qui étaient eux-mêmes instruits, qui avaient un travail. Elle avait compris l'importance de l'instruction.

Habib
Au moment de l'indépendance et pendant les premières années de l'indépendance, la famille était pauvre ou encore pauvre, ou est-ce que votre situation s'était améliorée ?

Malika
Mon père avait trouvé un travail dans les transports algérois. À l'époque, on l'appelait la RSTA, la Régie des Transports Algérois. Il a eu de la chance dans sa malchance. Pendant les sept ans de guerre, il a été attrapé trois fois et torturé trois fois. Et la troisième fois, jeté, considéré comme quelqu'un qui devait mourir, parce qu'au bout de trois fois, il ne parlait toujours pas. Donc ils l'ont jeté dans un puits pour qu'il meure. Un puits vide, un gros trou, ils attendaient qu'il meure tout seul. Voilà, donc, il a eu beaucoup de chance.

Habib
Il a réussi à s'en sortir tout seul ?

Malika
Vous savez, nous on l'a vu à Berrouaghia, qui est dans l'Atlas tellien, c'était un hôpital, un grand hôpital. Et quand on les torturait, qu'ils étaient encore plus ou moins vivants, on les envoyait à Berrouaghia pour les soigner. Ma mère avait le droit de le voir une fois, son mari.

Et quand elle y allait, moi je m'accrochais à ses basques et je disais que je voulais le voir. Elle me disait que ce n'était pas pour les enfants, c'étaient des choses sérieuses, pour les grands. Et je disais que j'étais grande ! Un jour elle m'a emmenée avec elle, il neigeait. L'Atlas tellien, c'est une très belle région, très verte, il y avait une belle agriculture, il y avait les vignes les plus hautes du monde. On est allé à Berrouaghia et on ne l'a presque

pas reconnu parce qu'il avait de ces cheveux ! Une telle barbe ! Il était tout bleu, il se mouvait à peine dans le lit de l'hôpital. C'est ma mère qui l'a reconnu, qui a dit voilà votre papa. On lui a sauté dessus et après, il nous a dit : "J'ai une surprise pour vous". Il nous a dit : "le FLL nous a donné des cours. Maintenant, on sait lire et écrire".

Mon père a appris à lire et écrire en prison, parce que le FLN y était organisé. Il ne faut pas croire qu'ils étaient là dans leur lit à attendre l'indépendance. Même dans les prisons, ils étaient organisés, il y avait des groupes, il y avait des chefs de groupe, comme une armée. Et il a appris, il a appris le français, comme il était très intelligent il a appris. Et pour répondre à votre question, à l'indépendance, dans notre famille, il était le seul à lire et écrire le français.

Alors on a dit à notre mère, "maman, papa sait lire et écrire français, toi aussi, on va t'apprendre". Elle nous a regardé d'un regard qui voulait tout dire. Elle a dit, bon, j'ai appris l'arabe en venant vivre à Alger, je sais le parler. Les kabyles apprennent très vite les autres langues, ils les intègrent. Elle parlait avec les voisines qui étaient arabes, qui l'avaient adoptée. Elle a dit non. Elle ne nous a jamais expliqué pourquoi ce non. Mais on a senti qu'elle avait comme une sorte de réticence à apprendre la langue de celui qui avait fait tant de mal à sa famille.

En revanche, pendant la guerre de l'Allemagne comme elle disait, à un moment il y a les Américains qui ont débarqué. Et elle nous disait des phrases entières en anglais. Par exemple, elles nous disait "come on how", pour dire "comment ça va ?"

On sentait qu'il y avait quelque chose qui était de l'ordre de l'historique, du souvenir, d'un ordre qui avait fait beaucoup de mal physiquement et psychologiquement. Ça crée un blocage. Mon père n'a pas eu ce blocage. Il a appris.

Donc il y avait le petit salaire de mon père qui nous faisait vivre. Et puis, un à un, on est allés à l'école. On a tous fait l'école. L'Algérie était indépendante, elle était riche, elle avait du pétrole, du gaz. Elle s'est mise à construire des universités, des hôpitaux, tout ce qu'il fallait pour, à l'époque, prendre en charge un peuple qui, arrivé en 1962, ne savait rien de la vie, ne profitait de rien. Vous connaissez le colonialisme, c'est une forme d'esclavage des locaux. C'est très dur.

Habib

Vos parents, j'imagine que malheureusement, ils ne sont plus là ?

Malika

Mon père est décédé il y a presque une vingtaine d'années. Et ma mère, 4-5 ans après.

Habib

Vous étiez largement adulte.

Malika

Oui, à cette époque-là, on était non seulement adultes, mais on avait tous passé le bac, la majorité avait fait l'université. C'est-à-dire qu'on rattrapait logiquement, progressivement, un état de connaissance sur notre pays, sur ce qui s'était passé. Notre identité se mettait en place. On a compris qu'il fallait avoir un certain niveau, passer le bac, aller à l'université, devenir médecin, devenir ceci ou cela pour construire un pays.

Habib

Et que c'était presque l'obligation de chacun et de chacune.

Malika

Il le fallait absolument. C'est pour ça que j'ai dit au président Boumediène, "Votre acquis est celui de la libération. Et nous, nous souhaitons faire aussi une chose qui est peut-être plus importante, excusez l'arrogance, Monsieur le Président, mais nous, nous avons maintenant un peuple sans identité".

Habib

Vous étiez du genre de jeune femme ou jeune fille plutôt arrogante, à l'initiative ?

Malika

J'étais très dynamique. Ma sœur aînée, par exemple, pendant la guerre, en cachette, cousait les drapeaux algériens, parce que nous attendions le jour où nous allions sortir dans la rue avec des drapeaux algériens. Et moi, je l'aidais. J'étais petite, ils me faisaient confiance. C'est extraordinaire comme on peut être absolument convaincu d'une chose, comme lorsque j'ai fait le choix de mon métier. Vous êtes profondément convaincu de ce que vous faites. Quand vous passez une telle enfance, une telle adolescence, de tels souvenirs, vous ancrez en vous un désir profond que vous voulez réaliser à n'importe quel prix.

Habib

Il y avait des livres à la maison ?

Malika

Oui, nous avions des livres.

Habib

Quel genre de livres ?

Malika

C'était des livres surtout en français.

Habib

Plutôt des romans, plutôt des livres d'histoire ?

Malika

Il y avait des romans, moi je lisais beaucoup de romans. Il y avait des livres de géographie, d'histoire. Mais c'était des ouvrages de l'école française, de l'éducation française. Il y avait une vision complètement française dans toute cette lecture.

Habib

Vous vous rappelez à quel âge vous avez lu votre premier livre jusqu'au bout ?

Malika

J'ai appris à lire seule.

Habib

A quel âge vous avez lu un livre jusqu'à la fin ?

Malika

je pense que je devais avoir 8-9 ans, je l'ai lu jusqu'à la fin et c'était sur l'Égypte j'ai donc découvert l'égyptologie et je suis tombée amoureuse de Ramsès II.

Habib

Ce n'est pas donné à tout le monde !

Malika

Ramsès II, qui aujourd'hui accueille le public du grand musée égyptien du plateau de Gizeh, il ne sait pas lui, mais moi quand j'y suis allée, je l'ai salué en berbère, en tamazigh, je lui ai dit merci pour la découverte de l'égyptologie, parce que l'égyptologie était l'histoire profonde de l'Égypte et l'Égypte était un protectorat, elle n'a pas eu à faire une guerre de libération pour se libérer. C'est comme la Tunisie et le Maroc. L'Algérie était une colonisation de peuplement. C'était la France, l'Algérie, le 9ème département français. Donc les efforts que la France a fait dans ce pays n'étaient pas un passage, n'étaient pas considérés comme un simple passage, comme une simple colonisation. C'était un département français où évidemment les colons français avaient des biens, d'immenses terres, on connaît l'histoire, l'histoire de la colonisation, elle est la même partout en Afrique. On débarque, on enlève ce qu'il y a de meilleur à exploiter pour le pays exploitant, les biens, les mines, tout ça. L'agriculture, tout allait en France. Comment la France et d'autres pays, la Belgique, comment ces pays se sont construits, si ce n'est avec de pauvres hères kabyles comme mon grand-père qui est mort dans un coup de grisou ? Cette mine, elle a servi ensuite à avoir de l'électricité, à avoir ceci, à avoir cela.

Habib

Où était la mine ?

Malika

Je pense que la mine était dans les Vosges. J'ai fait une recherche, je me suis déplacée, et à chaque fois que j'ai présenté le nom et la période à peu près, les gens me disaient, vous savez madame, tout n'était pas forcément inscrit, donc on aurait bien voulu trouver la trace de votre père, aider votre famille à faire son deuil, les gens étaient corrects dans la recherche. Et puis un jour, un vieux bonhomme m'a qu'il avait travaillé avec lui dans les Vosges. Et c'est grâce à cet homme qu'on a pu retrouver sa trace et qu'il a pu être enterré dans le cimetière où toute ma famille est enterrée, en Kabylie, dans un petit village qui s'appelle *themezight*, c'est-à-dire le jardin. Chaque fois que j'y vais, je fais d'abord le tour de ma famille qui est décédée et enterrée là-bas. Ensuite, je vais voir les maquisards. Il y en a pas mal qui ont été enterrés. Il y a mon oncle, par exemple, qui est mort à 19 ans, qui a été raflé par l'armée française au cours d'une bataille. Et je me dis que tous ces gens ont

eu le courage d'aller à l'étranger, de s'exiler et de vivre. On sait bien comment vivaient ces pauvres exilés en France. Les conditions étaient terribles. Même si pendant la période nationaliste, la gauche française les avait pris en main politiquement. C'est comme ça qu'ils ont été politisés, qu'ils ont contribué au mouvement nationaliste, qu'ils ont compris ce qui se passait, qu'aujourd'hui ils travaillaient dans ce pays, mais qu'un jour peut-être ils travailleraient dans leur propre pays, ou leurs enfants. Tout ceci m'a nourrie.

À un moment ça a été dur, je dois le dire, oui. Quand j'ai été assez mûre pour comprendre certaines choses, normalement la torture, surtout la torture, quand j'ai compris ce que c'était la torture, en voyant les traces de la torture. C'était terrible de savoir qu'on avait pu faire ça à mon père, qu'on avait pu, comme ça, descendre mon oncle à 19 ans, un gamin. Mais après, je me suis dit qu'on ne construit pas sur un mur branlant, pour construire, il faut tourner la page.

Habib

Et vous avez tourné la page ?

Malika

Oui. Il y a un domaine où je n'ai pas tourné la page, parce que je ne pouvais pas la tourner. Je l'ai compris quand je suis devenue chercheuse, que j'ai commencé à diriger des projets, à demander à des étrangers de collaborer avec nous, parce que nous n'avions pas tous les moyens, les laboratoires. Beaucoup de choses nous manquaient pour mener à bien une vraie recherche, une vraie écriture de l'histoire de l'Algérie il y a 10 000 ou 1 million d'années. Vous trouverez au musée les restes des êtres préhistoriques qui ont été mis au jour, surtout pendant la période coloniale, qui avaient cet âge-là. Là, je suis rentrée de plein pied et avec beaucoup d'espoir dans la coopération internationale.

J'ai eu le premier projet avec un partenaire français, une équipe, une institution française et très vite j'ai compris que j'étais l'assistante. Je n'étais pas la partie, le vis-à-vis algérien. Quand il y a des accords comme ça, il y a toujours deux responsables, un algérien et un étranger, c'est normal, il y a deux équipes, à deux on travaille mieux, on décide mieux les choses, on associe les équipes, on réfléchit. Mais très vite j'ai compris qu'il y avait une équipe française qui faisait ce qu'elle avait envie de faire et nous, la partie algérienne, on était là comme assistants. C'était du néocolonialisme et là la douleur est revenue. Je me suis demandé combien de temps il faudrait pour que ça change. Il y a eu quelques chercheurs très bien, et comme par hasard, c'était les chercheurs qui étaient là, dans notre centre actuel, qui étaient des pieds noirs, nés en Algérie, qui avaient grandi, travaillé là. Et puis à un moment, quand tout a changé, ils sont partis à l'étranger dans les universités. Ils nous ont toujours accueillis gentiment, ils nous ont aidés, parfois hébergés. Je pense à des gens comme M. Camps, M. Gast, Mme Camps, qui ont été formidables, qui nous ont vraiment aidés. Mais l'esprit dans d'autres institutions pouvait être vraiment négatif. Je me disais, voilà, je me retrouve à porter le couffin.

Habib

Quand vous étiez étudiante, vous disiez que jeune femme, vous étiez très dynamique, toujours à l'initiative. Est-ce que vous avez plongé dans la politique ou dans le politique ? Est-ce qu'il y a eu un engagement politique au-delà de l'idée, de

l'obligation de construire ce pays qui sortait de la colonisation ? Est-ce que vous aviez une vision pour laquelle vous vous étiez engagée politiquement, activement ?

Malika

Oui et non. L'engagement strictement politique, dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui, c'est-à-dire d'appartenir à un courant d'idées, d'objectifs, d'un choix de société, j'étais trop jeune peut-être, et je dois dire qu'à ce moment-là, l'Algérie elle-même n'était pas encore assez stable. Il y a eu quand même, après l'indépendance, des parties qui se sont un peu opposées, des idées, des personnages. On ne voyait pas encore vraiment, l'Algérie était plutôt sous l'emprise du FLN. À un moment le FLN s'était imposé à l'ensemble de la population.

Mais j'avais un engagement courageux, sérieux, que j'avais caché à mes parents parce que j'étais trop jeune pour faire ça, en ce qui concerne le statut des femmes. Parce que j'avais remarqué combien les femmes avaient la propension à se donner aux choses, à faire, à elles-mêmes, à leurs enfants, à leur famille, à leur société.

Elles s'engageaient beaucoup plus. Or, ces femmes-là étaient des femmes instruites, elles étaient toutes instruites.

Il restait nos mères qui étaient le passé, mais à ce moment les femmes arrivaient. Moi, j'étais instruite, je savais ce que c'était qu'un parti, ce qu'il fallait faire, ne pas faire, comment penser. Et dans une société encore très patriarcale, il était difficile de construire ce nouveau statut algérien de la femme. Ça ne s'est pas fait en un jour. Ça a été long pour arriver, ne serait-ce qu'à aujourd'hui, où la femme a beaucoup plus de droits qu'à l'époque où moi j'étais simple lycéenne. Il y a eu un recul quand même du droit patriarcal au profit d'une forme de démocratie où les femmes vont à l'école, elles sont instruites, elles peuvent adopter n'importe quel métier, elles sont dans le droit, elles sont partout, on les trouve partout.

Habib

Vous avez milité pour ces droits ?

Malika

Oui, on a eu à militer contre des décisions que certains avaient voulu nous imposer. Par exemple à l'époque d'un président où il avait été décidé autour de lui pour les femmes une forme de gestion du statut de la femme qui n'était pas loin du statut patriarcal. C'était comme une régression.

Habib

C'était sous quel président, juste pour situer la période ?

Malika

C'étaient les années 70, 80... 90, je dirais.

On s'est réunis, il y avait des associations féminines, on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose. On a enregistré cette nouvelle loi sur des cassettes en arabe dialectal. On a distribué ça aux femmes pour qu'elles puissent comprendre et nous aider à sortir. Mais c'était difficile pour les femmes. Vous savez, quand vous êtes là avec huit enfants à élever vous ne pensez pas à aller militer. On était une poignée, on n'était pas encore

nombreuses. Et puis on a décidé, on s'est dit qu'il fallait que ça se sache. Puisqu'on ne pouvait pas faire passer notre opposition d'une manière publique, on allait descendre dans la rue. On a fait le choix de la Grande Poste. Vous connaissez la Grande Poste ? C'est un bâtiment patrimonial d'importance. C'est très beau, surtout à l'intérieur. C'est toujours fermé, je crois, parce qu'ils sont en train de le restaurer. Il y a un plafond magnifique, sculpté en bois. Vraiment, j'espère que quand ils auront terminé, ce sera ouvert au tourisme et autres gens.

Donc, on s'est mis sur les marches et on avait contacté les Moudjahidettes. Les Moudjahidettes, à l'indépendance, sont devenues des personnages sacrés. Ces femmes avaient énormément donné à la guerre de libération, surtout celles qui avaient contribué à la bataille d'Alger. Et ces poseuses de bombes, comme on les appelle ailleurs - on oublie que d'autres posaient autre chose ou faisaient autre chose - elles ont parfois perdu leurs jambes, comme Yasmine, la bombe ayant explosé avant le dépôt où elle devait la déposer, c'était une jeune fille de 16 ans. Il y a des femmes qui ont été torturées. Nos Moudjahidettes sont des héroïnes. Elles ne veulent pas trop se mettre en avant. Mais pourtant il y a des thèses qui ont été faites, il y a des travaux qui ont été faits sur elle. C'était des femmes très courageuses, autant sinon plus que les hommes. Il y en a encore plusieurs qui sont d'un certain âge, mais à l'époque elles étaient toutes jeunes, 16 ans, 17 ans, 20 ans. Elles étaient dans la bataille d'Alger qui était organisée par Larbi Ben M'hidi et ces femmes, elles aussi, avaient leur idée d'une Algérie nouvelle, à l'indépendance. Donc on a discuté avec elles, on leur a dit voilà ce qui se passe, ils veulent nous ramener à l'époque de Sidna Noa.

Pourquoi on a fait cette guerre alors ? Pourquoi vous vous êtes donné corps et âme ? C'est votre vie quand vous passiez les barrages en bas de la Casbah avec une bombe dans votre sac. Vous saviez très bien que vous pouviez mourir.

Et elles nous ont rejointes. On a fait des bannières, des drapeaux, avec des termes très forts, par exemple "non à la trahison des principes du 1er novembre". Le 1er novembre il y a eu des rencontres du FLN au cours desquels on a établi l'Algérie nouvelle, la constitution, ce qu'on voulait, une république populaire. On avait défini les choses. Comment cette Algérie allait être.

Et moi je tenais la bannière avec cette inscription avec une Moudjahida encore en bonne forme, la cinquantaine. Et à un moment la circulation à Alger était bloquée. Et c'est là que la police est arrivée, bien sûr. J'ai pris un coup là d'ailleurs, avec les rhumatismes je le sens, il me rappelle cette époque. Il y avait ma sœur un peu plus loin, qui était avec une autre Moudjahida et on criait. J'ai vu un malabar arriver avec son truc, s'avancer vers nous et surtout vers la dame qui était avec moi. Je l'ai regardée, elle n'a pas bougé d'un centimètre, tenant la bannière, bien droite, et le regardant dans les yeux. Quand il est arrivé à un mètre, il s'est arrêté, elle l'a regardé et elle lui a dit en arabe dialectal, « je n'ai pas encore posé de bombe, tu as peur, mais j'ai pas encore posé de bombe. » Elle lui a rappelé qui elle était. Une héroïne. On ne frappe pas une héroïne, petit policier.

Habib

Il l'a reconnue ?

Malika

Il l'a reconnue. Il doit les connaître. On connaît les Moudjahidettes, il y en a qui sont des héroïnes, elles sont quelque part, tout le monde les remarque. Il y en a qui le sont moins et il y en a qui ont disparu, qui sont décédés, bien sûr. Il a reculé et il est parti.

Et nous, on a continué notre cirque. Et à un moment, on a vu arriver un fourgon énorme, et il y a eu une discussion entre les Moudjahidettes et les forces de l'ordre. Ils ont discuté une demi-heure puis ils se sont tous retirés. Ils ont reçu l'instruction de redescendre des escaliers, ne pas toucher aux femmes. Il y avait d'autres femmes qui étaient en bas, qui criaient comme nous. Et elles nous ont dit que si on restait là, ils allaient frapper et enlever les bannières. Elles avaient peur pour nous et nous ont dit de partir par les petites ruelles pendant qu'elles les retiendraient en discutant avec eux. C'est ce qu'on a fait et finalement on a réussi à s'échapper.

Habib

Ces tatouages dessinés sur vos mains, ils ont un sens, une histoire ?

Malika

Oui, ils ont un sens. Ce ne sont pas des tatouages récents, comme on pourrait le croire avec la grande mode du tatouage en Occident. Moi, je les avais déjà quand j'étais étudiante en France. Je me rappelle que quand j'ai débarqué avec ça, les gens disaient « Oh, une bohémienne ! »

En réalité, dans ma quête, quand j'étais lycéenne, j'étais déjà au courant de tout, de l'histoire, de tout ça. Je suivais les pays non alignés. Quand Che Guevara était venu, on avait suivi le festival panafricain, le premier festival panafricain. J'y étais, je devais avoir 13-14 ans. Ma sœur m'y a emmenée, j'ai vu le premier festival panafricain. C'était absolument une merveille.

Habib

C'était où ?

Malika

Ils ont fait un défilé dans le grand boulevard du bas d'Alger, la rue Didouche Mourad, un autre grand de la guerre d'Algérie. Et l'Algérie s'était inscrite dans le mouvement des non-alignés. Il y avait l'Afrique et pas mal de pays colonisés voulant se libérer. Il y avait l'Amérique du Sud aussi, il y avait plusieurs pays d'Asie, comme le Vietnam, qui a été massacré un peu par la France et ensuite par les États-Unis.

Ca a été un défilé d'une Afrique authentique, cette Afrique profonde. Il y avait un homme, je me rappelle, tout le monde se demandait s'il était vraiment un homme ou un guépard tellement il était, dans ses gestes, il faisait des mimiques. Qu'est-ce que c'était beau ! On avait l'Afrique à la fois authentique et pleine de promesses de liberté.

À l'époque, la mentalité était différente. On ne parlait pas, comme aujourd'hui, de guerre entre deux pays africains, de tout ce qui se passe, de présidents qui mènent une mauvaise gouvernance de leur pays, de l'oprobe, des vols, c'était encore l'Afrique de Sankara, c'était l'Afrique de Lomumba. C'était cette Afrique qu'on sentait. Cette Afrique qui était prête à donner sa vie.

Habib

Vous avez pris conscience de cette Afrique et de votre africanité à cette occasion du festival ou vous en étiez déjà consciente avant ?

Malika

J'étais assez jeune et je la pressentais par mes lectures. Je lisais beaucoup, beaucoup. Il y avait des petites bibliothèques dans chaque quartier, que les Français avaient mis en place. Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il y avait des livres orientés. L'histoire était orientée, la colonisation était présentée comme un bien. Mais petit à petit, avec l'Algérie indépendante une nouvelle éducation a été mise en place, des livres plutôt différents, plus réalistes, et petit à petit j'ai réalisé que je vivais dans un continent qui était entièrement colonisé.

Habib

Et vous avez pris conscience que c'était une dimension importante de votre identité ?

Malika

Oui, absolument. Mais déjà, à l'époque où mes parents se faisaient torturer, j'avais pris conscience de mon identité. Je n'étais pas française, je parlais arabe dialectal, dans la rue. Quand je rentrais à la maison, on parlait kabyle et arabe aussi, on mélangeait. Et dans la rue, mes petites copines, il y avait des Françaises, des Italiennes, des Corses, toutes sortes de peuples que la France avait laissé s'installer ou avait ramené pour peupler l'Algérie. Et j'avais compris que c'était notre pays, que j'étais née là, mais qu'il y en avait d'autres qui étaient ici, et puis les petites copines dont les parents étaient gentils. Ce n'était pas très clair tout ça dans ma tête, j'étais une enfant. J'avais conscience que je parlais ma langue, celle que ma mère nous imposait à la maison, mais qu'il y avait d'autres langues, d'autres peuples. Il y avait des contacts, par exemple, nous, le jour de l'Aïd, on donnait des gâteaux aux voisins, dont les voisins juifs, et les voisins, le jour de leur fête, ils envoyaient les leurs. Donc j'avais à la fois conscience de cela, mais aussi j'avais compris que l'ouverture n'était pas interdite. Mes parents la pratiquaient.

Quand ma mère est arrivée à Alger, les femmes arabes qui étaient là lui ont appris plein de choses qu'elle ne connaissait pas parce qu'elle était d'un petit village, d'un petit hameau kabyle où on mangeait le couscous tous les jours et où on travaillait la terre. Arrivée à Alger ses voisines ont été formidables C'est-à-dire qu'une nation algérienne aurait pu se mettre en place très facilement avec cet esprit-là. Avec tous ces gens-là, ces Italiens, on aurait pu être une nation. On aurait pu être une nation. Et quelque part, le colonialisme a fait une césure entre les autochtones comme nous et les autres qui étaient français. Même les juifs ont été francisés. Ils ont eu la nationalité française. C'est le décret Crémieux en 70, 71. Et nous, on restait toujours des indigènes. On ne peut pas ne pas prendre conscience.

J'avais un cousin qui faisait des études à Alger, sa femme était avec lui. Mon père hébergeait tous ceux qui débarquaient de la Kabylie. Et il lisait les journaux, il discutait beaucoup. Et moi, j'étais là. Ah oui, j'étais peut-être amoureuse de Ramsès II, mais j'étais aussi très réaliste ! Bon, je rêvais, mais j'avais une soif de connaissance de ce que j'étais. Qui étais-je ? Parce que personne ne me l'expliquait. Il se passe ça, tu es petite, tu ne

comprends pas. Tu poses des questions, on ne te prend pas trop au sérieux. On te dit que c'est pour les grands. Tu veux apprendre à lire et à écrire ? Bientôt ma fille, tu rentreras à l'école. Je n'ai pas attendu, je voulais savoir, je voulais comprendre.

Habib

Juste une petite parenthèse, à quel moment vous avez pris conscience d'être une femme ? Mais femme dans le sens de Simone de Beauvoir et d'autres, femme socialement parlant.

Malika

Ma référence ne sera pas celle de Simone de Beauvoir, du tout. Ma référence a été d'écouter en Kabylie des vieux et des vieilles femmes raconter l'histoire de Fadhma N'Soumer, qui avait tenu tête à l'armée française, qui avait bataillé avec l'armée française, qui a fini par perdre, par être emprisonnée. Je ne voyais pas le statut de la femme par des problématiques quasiment modernes comme celles qui sont posées par les Simone de Beauvoir et autres, même si elles-mêmes ont apporté à leur société à ce moment-là, à ce niveau-là. Nous, nous étions à un autre niveau. Nous étions en guerre, nous ne savions pas qui nous étions vraiment. Donc, la première femme qui s'est imposée à nous, c'est la femme militante contre l'occupant.

Il y avait El Kahena, que tout le monde connaît. Elle est la première femme qui a milité contre l'occupation à l'époque arabe avec Okba ben Nafaa mais qui a fini, intelligente, par comprendre que l'ennemi était trop important, qu'il allait s'imposer et que la majorité risquait de disparaître et donc elle a fait le choix de dire à ses fils qu'il valait mieux négocier avec l'ennemi que de disparaître, finalement. Il y avait aussi, donc, Fadhma N'Soumer, qui appartient à la tribu des Aït Iraten. Les Aït Iraten est une très grande confédération de tribus. Ça veut dire ceux du lion. Elle a beaucoup bataillé. Il y a un film qui a été fait par Azzedine Meddour, je crois. Ce film raconte bien l'histoire de cette femme. C'était une femme religieuse, appartenant à une zaouia, ayant un très haut niveau en connaissance de religion musulmane, de la loi musulmane mais qui était aussi une femme de lutte. Donc c'était ça nos exemples quand on était jeunes.

Habib

Et donc ce tatouage ?

Malika

Oui, voilà, une année, j'ai perdu plusieurs femmes à la fois, ma mère, mes deux tantes, ma belle-sœur, plein de femmes sont parties comme ça, toutes malades pratiquement. Et là, il y a eu un vide extraordinaire. Parce qu'elles étaient la source de ma propre construction. Leur histoire c'était l'histoire du passé de l'Algérie. Comment les gens avaient vécu durant l'occupation française, enfin pas française, l'occupation coloniale. Et après, ce qui s'était passé, elles ont été témoins de tout ça. Pour moi, elles étaient plus que ma mère, ma belle-sœur. C'étaient des témoignages, elles étaient aussi des témoins de ce système patriarcal qui avait tant pesé sur elles.

Pas d'instruction, se contentant d'élever les enfants, de tout subir jusqu'à la loi du village.

Habib

Je ne connaîtrai pas l'histoire de ces tatouages !

Malika

Ma grand-mère avait celui-là ici. Et chez nous, chez les kabyles marabouts, une femme à la peau blanche, blonde, yeux bleus, comme l'était la mère de mon père, celle qui a perdu son mari d'un coup de grisou, pour se protéger du mauvais œil, elle mettait le scorpion. Le symbole du scorpion. Et pour moi, du point de vue graphique, du point de vue patrimonial, c'était important. Quand je la regardais, je me disais qu'elle devait être magnifique. Et en même temps, elle portait son patrimoine, il était là. Et c'était un signe. Ça voulait dire aux autres hommes : "je suis veuve, je suis belle encore mais je ne suis pas à votre portée". Il faut comprendre la symbolique. Il faut connaître les tatouages. Les tatouages du Maghreb, ils se ressemblent beaucoup.

Habib

Ma mère avait les mêmes tatouages.

Malika

En Tunisie, on a aussi beaucoup de tatouages floraux. Mais les tatouages berbères sont généralement géométriques. Au Maroc, en Algérie, c'est très géométrique. Mais c'est beau, ça dessine de belles choses.

Habib

Et l'autre tatouage ?

Malika

Alors, j'avais celui-là. Et puis un jour, je suis allée au marché, je choisissais des légumes et j'ai entendu derrière moi une voix. C'était pendant la période noire où on subissait l'agression des groupes GIA en plein Alger, ils faisaient ce qu'ils voulaient, c'était très dur cette époque, très très dur. La guerre de libération avait été dure mais celle-là encore plus parce qu'elle nous touchait nous, elle ne touchait plus nos parents. Nos parents étaient des personnes âgées, ils avaient fait leur part, il n'y avait plus rien à avoir peur d'eux, c'était fini. Mais nous, les jeunes femmes, les jeunes hommes aussi, étions dans la ligne de mire parce que, notamment là, au centre, on avait mauvaise réputation parce qu'on était francisant, on parlait français, on ne faisait pas la prière, le centre avait mauvaise réputation. On avait peur quand on était là. À tout moment, ils pouvaient venir trancher la gorge du directeur ou d'une chercheuse qui passait par là. On en avait conscience.

Habib

Et donc, ce monsieur qui vous parle.

Malika

Alors, je me suis retournée et j'ai vu un gars assez baraqué, mais jeune, 18, 19 ans. Je l'ai regardé et je lui ai dit : "tu sais, si on avait été dans un pays démocratique et libre, toi, on te les aurait coupées".

Il m'a regardée et il est parti.

Habib

Qu'est-ce qu'il vous avait dit ? Que ce n'était pas bien ?

Malika

Haram ! Haram les tatouages. Les extrémistes musulmans considèrent que c'est interdit. C'est haram, c'est péché. C'est une atteinte à l'être humain. Et pendant la décennie noire, il y a beaucoup de femmes qui ont enlevé leurs vieux tatouages tellement elles avaient peur.

Habib

Et donc en réaction, vous avez rajouté un ?

Malika

Alors le vendeur de légumes et les gens m'ont dit "Mais pourquoi tu lui as dit ça ? Tu sais très bien qu'il appartient à un groupe là-bas, tous barbus, tous mal foutus. Ils vont te repérer, ils savent où tu habites d'ailleurs. Ils vont venir t'égorger, toi, ta famille et tout le reste".

Je n'ai rien dit. Je savais que d'un côté ils avaient raison et que de l'autre ils n'avaient pas raison. Je suis rentrée, j'ai réfléchi. Je me suis dit que quand on commence une lutte, on la termine jusqu'à la mort. Eux, ils ont fait ça, ils sont montés au maquis et ils savaient que ça pouvait être la mort qui les attendait. Partout dans le monde, de toute façon, comme partout où on a dû lutter. J'ai voulu leur montrer qu'ils ne me faisaient pas peur. Je me suis rappelé un tatouage qu'une tante avait. J'aime bien dessiner, j'aime bien l'archéologie rupestre et je me suis dit que j'allais en faire une ligne. Ca veut dire palmier et le palmier c'est la symbolique de la femme qui n'a pas d'enfant. C'est la symbolique de la fertilité. La femme ou l'homme, mais on ne le savait pas à l'époque. À l'époque, c'était la femme qui n'avait pas d'enfant et donc c'était elle la fautive. Mais on lui disait qu'elle devait se faire un tatouage de palmier parce que le palmier est un arbre formidable quand il est plein de dattes. Il me plaisait. Je l'ai fait et je suis retournée au marché. Je l'attendais. " Viens voir, viens, viens voir, je vais te montrer. Moi, ce qui me fait peur, c'est la torture, ce n'est pas la mort ".

Habib

Vous avez eu peur pendant les années noires ?

Malika

Oui.

Habib

Vous n'êtes pas partie ?

Malika

Quand la tension était trop grande, je suis partie quelques temps, surtout pour ma famille parce que je savais que quand ils entraient quelque part ils tuaient tout le monde et puis c'est tout.

Il y a eu Bentalha, ces deux villages où tout le monde a été massacré, du bébé au vieux grand-père. On a des gens qui sont des victimes de Bentalha qui travaillent avec nous, qui nous ont raconté. Ils étaient présents, ils étaient cachés. C'est horrible. Même dans les villages éloignés, ils ont fait la loi, ils ont tué beaucoup de gens. C'était des mercenaires c'est tout. Alors, je suis partie une fois, la première fois je suis allée en Tunisie, parce que tous les pays ne donnaient pas de visa. Aucun pays autour de la Méditerranée ne donnait de visa. C'était "on s'en fout, débrouillez-vous avec votre extrémisme religieux, nous, on n'en veut pas. Vous allez rentrer là et vous allez nous mettre le pays à l'envers avec vos histoires".

Et c'est là qu'on comprend qu'un pays est toujours seul. Il peut politiquement négocier du gaz, du pétrole et tout. Ça, c'est des relations économiques normales. Mais un pays sur des points très chauds, très importants, peut changer d'avis d'un moment à l'autre. Personne ne voulait de nous. Mais la Tunisie n'a rien changé, pas besoin de visa. Il fallait rester un minimum de trois mois, ressortir, pas très loin, et re-rentre.

J'avais quelques amis tunisiens qui m'ont dit : "pourquoi tu te casses la tête ? Nous, on voit ce qui se passe chez toi. On est des chercheurs comme toi, on sent ce qui arrive. Tu ne vas pas te faire égorger pour une guerre qui va peut-être s'arrêter à un moment ou un autre, où tu pourras continuer ta vie". Alors j'y suis allée, je suis sortie une fois, j'en ai profité pour aller voir certaines choses dans la région, re-rentre. Et je n'étais pas la seule Algérienne qui faisait ça, on était nombreux à le faire et on disait la vérité au directeur. Il se trouve que le directeur lui-même, il a eu une sacrée chance. Ils sont venus chez lui pour l'égorger et sa femme et ses deux enfants qui étaient à la maison ont compris et ont refusé d'ouvrir la porte. Et ils ont fini par s'enfuir. A l'époque, quand on était visé directement par le GIA, l'État avait mis à disposition du côté de la mer, là-bas, des villas un peu luxueuses. On donnait aux gens vraiment visés les clés et l'autorisation d'un port d'armes. Donc on était là et on continuait à travailler. Il fallait travailler. On était chercheurs. On était payés pour être chercheurs. Il n'y avait pas que nous qui étions en danger. C'était tout le peuple algérien.

Il y avait des institutrices qui prenaient le bus, voilées, pour aller donner leur cours. Un jour, ils ont arrêté le bus, ils les ont toutes égorgées. De pauvres institutrices dont le salaire servait à nourrir toute une famille. Et il y a eu un documentaire sur ces femmes fait par Belkacem Hadjadj, comme tous les autres qui ont témoigné, qui ont fait quelques films sur cette situation.

Mais ce n'est pas fini. On n'a pas du tout attaqué cette période sur le plan de la diffusion intellectuelle, Cette période n'a pas été analysée. Quand vous regardez la télé, vous avez au moins deux ou trois films sur la période nazie, cinq films sur la Shoah. Les choses ont été analysées, étudiées, il y a des films romancés et des films véridiques. On sait beaucoup de choses maintenant, on sait ce qu'ont fait les gens, ce qu'ont subi les autres, on le sait. Mais cette période, ces 7-8 années, nous on l'appelle la décennie noire, elle n'a pas été approfondie.

Habib

Pourquoi à votre avis ?

Malika

Parce que l'histoire ne s'écrit pas automatiquement tout de suite après.

Habib

Quand est-ce qu'on écrit l'histoire ?

Malika

Après, bien après.

Habib

Quand ?

Malika

Quand les choses se tassent. Quand on prend de la distance avec les choses.

Il y a des secteurs où l'immédiateté de l'histoire est importante, c'est vrai. Mais il y a des secteurs où écrire est un témoignage qui doit être neutre.

Habib

C'est pour ça que vous avez choisi la préhistoire pour pouvoir avoir cette "neutralité" ?

Malika

Oui, je pense qu'il faut être neutre. Il faut être juste.

Habib

Juste et neutre, ça ne veut pas dire la même chose.

Malika

Oui, mais c'est lié. Être neutre vous permet d'aborder l'histoire avec toute la charge de la compréhension sans jugement. Ce sont des faits que vous présentez. Les faits, vous les prouvez. En tant que scientifique, il faut les prouver. En histoire, il faut avoir des écrits, des choses qui se sont échangées pendant la guerre, des ordres qui ont été donnés, etc. En préhistoire, le témoignage, c'est ce qu'on découvre quand on fouille. On fouille, on trouve des ossements, on les étudie, on constate qu'ils appartiennent à telle et telle période, qu'ils sont datés. Et ça, c'est vos preuves qui vous obligent à être neutre. Vous ne pouvez pas inventer ce que vous avez envie d'inventer. C'est anti-scientifique, ce n'est pas scientifique.

Habib

La neutralité, moi je ne pourrai jamais écrire l'histoire de ce qui s'est passé à Gaza avec une neutralité. Je ne pourrai pas.

Malika

Aujourd'hui. Aujourd'hui, vous êtes trop proche. On est en plein Gaza. Ce n'est pas terminé. Vous allez écrire l'histoire d'il y a 30 ans à aujourd'hui. On est d'accord.

Habib

Ou l'histoire de ces deux dernières années. Ce qu'on appelle vraiment l'histoire immédiate.

Malika

Oui, mais vous allez avoir mille et un témoignages qui vont vous contredire, parce que vous ne connaissez pas tout. Qu'est-ce qui se décide entre les États ? Quels États ? À quel niveau ? Qui est avec qui ? Quel est le but des Occidentaux pour cette région ? Ça, vous ne le savez pas. Vous le saurez peut-être dans 20-30 ans, quand ça se sera calmé. C'est pour ça qu'il y a des interdits d'écriture historique. Par exemple en Algérie, un dernier interdit qui a été levé pour l'Algérie, les historiens se sont jetés dessus. Il y a des documents qu'on garde secrets parce que dans l'immédiateté de l'histoire, il y a un tel qui a tué un tel, et l'autre qui a tué un tel, et l'autre qui a fait ceci, et l'autre qui a fait ceci. Donc il n'y a pas la distance nécessaire avec le fait en soi. Et c'est dangereux. Vous pouvez mettre l'un contre l'autre. Vous n'avez pas vérifié le fait. Vous n'aviez pas toutes les données !

Pourquoi Trump se comporte comme ça en ce moment ? Pourquoi Netanyahu se comporte comme ça en ce moment ? Pourquoi ? Bon, il a réuni un gouvernement conservateur parce que c'est pour être réélu, c'est tout, ça c'est de la petite politique. Mais il y a beaucoup de choses qui sont décidées. Pourquoi le Hamas a décidé à un moment donné de faire ce qu'il a fait ? Pourquoi à ce moment-là ? Il faut que vous compreniez et en toute neutralité. Si vous êtes historien et scientifique, vous ne pouvez pas écrire avec passion. Si vous voulez écrire avec passion, faites-le. Mais ça va vous retomber sur le nez. Parce que l'immédiateté, c'est trop court.

Habib

L'histoire de la guerre de libération en Algérie, est-ce que c'est le moment de l'écrire ?

Malika

Ça a commencé, oui, il y a beaucoup de choses.

Habib

Est-ce que cette immédiateté, ou presque immédiateté, a nui à l'écriture de cette histoire ?

Malika

Non, au contraire, il y a eu des points sombres.

Il y a quelques jours, J'ai ouvert une revue française et il y avait écrit des éléments d'information sur la mort de Ben Barka. Ben Barka qui avait un poste administratif très proche du roi, et à un moment, ça n'allait plus, la relation s'est tendue, il s'est passé ce qui s'est passé, il a été tué. Et comme ça, tous les 5, 6 ans, 10 ans, vous allez avoir des éléments qui sortent. Il y a quelqu'un qui parle, parce qu'il est proche de la mort.

Habib

C'est une histoire déjà écrite.

Malika

Oui, écrite, mais pas forcément dans le vrai sens. On vous raconte qu'on a payé un type, qu'il a tué et puis dix ans après, on vous apprend que non, ce n'est pas ce type-là, c'est un autre et ça a été commandité, non pas là, mais de ce côté-là.

C'est très complexe, l'écriture de l'histoire. C'est une responsabilité énorme, surtout l'histoire contemporaine et même subcontemporaine. En ce moment, vous avez les Sénégalais qui veulent la vérité écrite, filmée sur le massacre dans cette grande caserne où il y avait des Sénégalais à l'époque coloniale. Ils ont été maltraités, ils n'étaient pas payés, ils ont fait du tapage et plus que du tapage, des manifs, et on les a massacrés ! Les Sénégalais veulent maintenant qu'on écrive ce qui s'est passé à ce moment-là dans la caserne. Est-ce que c'est vrai qu'ils se sont révoltés ? Et encore, on peut très bien calmer des gens sans leur tirer dessus !

Habib

À quoi sert la préhistoire ?

Malika

Eh bien, à connaître l'histoire de l'homme au cours de la préhistoire. Dans l'histoire de l'homme, il y a trois grandes parties.

Il y a la préhistoire, pré-histoire, la proto-histoire, c'est une période charnière où l'histoire se met à peu près en place. C'est un petit peu avant, la naissance de l'écriture, l'apparition des métaux. Et après, c'est l'Antiquité, c'est l'Histoire, ça y est, ce sont les grands empires romains. Tout ce qu'on connaît autour de la Méditerranée, un peu en Afrique, un peu dans quelques autres continents. Mais surtout autour de la Méditerranée, puisque Rome était le plus grand empire qui soit à l'époque.

Donc nous, préhistoriens, nous travaillons spécifiquement sur la préhistoire, sur cette période où l'homme était chasseur-cueilleur. Ensuite, il a acquis l'agriculture, il est devenu également agriculteur, donc chasseur, cueilleur, agriculteur, vivant de tout ce qui, dans la nature, peut lui permettre de survivre. Et avec l'agriculture sont arrivés d'autres savoirs. Et petit à petit les sociétés se sont organisées en petits royaumes, en empires, etc. Et chaque continent a sa manière d'avoir été préhistorique, proto-historique et ensuite historique. La préhistoire, ça sert à quoi ? Ça sert à, quand votre enfant vous dit "quand il n'y avait pas la télévision, le couteau en fer, quand il n'y avait pas tout ça, comment faisait l'homme pour vivre ?" et là, vous allez lui répondre "mais mon fiston, à l'époque, il n'y avait pas tout ça, c'est vrai, mais les hommes savaient chasser, ils savaient pêcher, chasser des buffles énormes".

C'était de quoi nourrir un petit groupe pendant au moins un mois. C'est l'histoire de la mise en place de l'Homo sapiens. Voilà, c'est l'homme survivant dans une nature qui parfois a été très gâtée par le climat. Donc il faut étudier la paléoclimatologie, quel type de climat il y a eu, tropical, semi-tropical, et parfois déjà presque désertique. Il y a eu des périodes dans l'histoire de l'homme qui ont été quasi désertiques. Donc l'homme est obligé de se déplacer, de devenir nomade. S'il est dans telle région aride, il va se déplacer vers la Méditerranée, vers la région du Sahel, qui profitait un peu plus de la mousson et des pluies de la mousson.

Voilà. Je ne sais pas si ça vous parle.

Habib

Bien sûr que ça me parle. Mais je vais quand même rajouter une autre question. Pourquoi vous, Malika Hachid, Algérienne, de cette génération née pendant la guerre d'indépendance ou juste avant ou juste après, pourquoi une femme algérienne de votre génération décide d'un seul coup de laisser tomber tout ce qui se passe maintenant et d'aller vers la préhistoire ?

Malika

Oh, je n'ai pas laissé tomber. J'étais proche de tout ce qui se passait dans mon pays et dans tous les pays qui ont été colonisés, notamment en Afrique, puisque c'était le plus proche pour moi. Le Mali, le Niger. L'Amérique du Sud aussi. La colonisation a décimé, a génocidé des peuples, génocidé des peuples entiers. On le sait des mayas. On vous parle de climat d'accord mais enfin ce n'est pas suffisant pour tuer des centaines et des centaines de mayas !

Habib

Et donc pourquoi vous êtes allée vers la préhistoire ?

Malika

Parce que en réalité si j'avais pu j'aurais aimé être exploratrice. Et puis en lisant les livres que j'avais sous la main, j'ai découvert que tout avait été découvert. Je me suis dit, bon, je sais, les continents, tout ça, c'est du passé, c'est découvert. Mais aller au fin fond de certaines cultures qui sont peut-être encore au stade de la préhistoire. En Papouasie-Nouvelle-Guinée il y a des peuples premiers, les Inuits aussi. Ce qui m'intéressait, c'était l'aspect anthropologique aussi. C'était aller vivre avec des gens et essayer de comprendre comment ils vivent, faire de l'exploration. Pourquoi certains refusaient le progrès ? Ce qu'on appelle le progrès. Le progrès, c'est la technologie essentiellement. C'est d'avoir des moyens pour devenir une société moderne. Et il y a des peuples premiers qui l'ont refusé. Il y en a d'autres, on leur a proposé de les prendre en charge en leur payant des aides chaque mois. C'est le cas des Inuits dans certains pays dans le nord de l'Europe. En Norvège, par exemple, même au Canada. J'ai appris dernièrement, que là au Canada, des groupements inuits s'étaient presque révoltés. Ils meurent tous. Ils tombent tous dans l'alcool.

Habib

Mais revenons à la question quand même.

Malika

Oui, alors je découvre que je ne peux pas être exploratrice. Je continue de lire, mais j'avais une envie, le passé me passionnait. Je voulais savoir ce qu'était cette planète sur laquelle j'étais, d'où ça venait ?

Je me suis intéressée à tous ces peuples premiers, anciens, comment ils vivaient, comment tel outil était fabriqué. Ce que je n'ai pas trop aimé c'était la méthodologie, la manière dont on nous enseignait la préhistoire à l'époque, c'était vieillot pour moi, je m'attendais à un enseignement plus fin. Il y avait des esprits encyclopédiques, comme

celui de M. Camps, qui a été directeur de ce centre, qui a enseigné à l'Université d'Alger, qui a écrit beaucoup de choses sur la période Amazigh, très intéressantes. Il était en soi une vraie encyclopédie. Mais enseigner ce que l'on sait est difficile. Il y a la théorie, on commence par la théorie pour mettre l'autre dans le bain. Mais après, l'enseignement doit être pratique. Aujourd'hui, on enseigne à l'université, mais il faut des labos. Si on vous enseigne les outils, il faut des labos pour vous montrer comment on taillait les outils. Si on vous parle de datation, il faut qu'on vous emmène au moins une fois ou deux dans un labo de physique pour voir quelle est cette machine qui permet de faire des datations et comment, quel est le processus. Mais à l'époque, il n'y avait pas tout ça.

Habib

Est-ce que ça existe maintenant, en Algérie ?

Malika

C'est de l'enseignement théorique. C'est-à-dire qu'il y a un prof qui essaye de faire passer les connaissances de telle et telle période, mais il n'a pas les moyens, il n'a pas de labo. Nous-mêmes, ici, nous manquons de laboratoires, nous manquons de moyens de diagnostiquer certains éléments. C'est pour ça qu'on fait de la coopération. Pourquoi je suis allée à la coopération, moi ? Si j'avais tout là, on se serait formés sur les choses ici. Je me suis dit qu'il y aurait leur labo, qu'on pourrait faire des échanges, aller dans leur labo, comme eux viennent dans nos pays, étudient avec nous ce qu'il y a à étudier. Nos jeunes et nous-mêmes, s'il le faut, nous irons dans les labos, vers ce savoir très technique, très moderne. Et le pays n'a guère fait d'efforts dans ce sens-là. On a tenté une fois d'installer des laboratoires pour la datation, mais on s'est très vite aperçu qu'on n'était pas à la hauteur de les faire correctement. Donc ça s'est arrêté là. Au ministère de la Culture, il n'y a aucun moyen de faire des datations. C'est un ministère de la Culture, mais ce n'est pas un ministère de la Recherche scientifique. Ce centre, je l'ai toujours dit, ne doit pas être attaché au ministère de la Culture comme il l'a toujours été. Il doit être au ministère de la Recherche scientifique.

Habib

Le ministère de la Recherche scientifique aurait les moyens nécessaires ?

Malika

Même s'il n'a pas tous les moyens, vous pouvez les réclamer, parce que c'est sa mission. C'est sa vraie mission. C'est de la recherche scientifique. Donc, quand vous êtes un centre sous tutelle de la recherche scientifique, vous êtes en droit de réclamer à votre tutelle des laboratoires, de l'argent pour acheter du matériel, pour faire des choses d'un point de vue méthodologique très modernes, mais pas dans un ministère de la Culture. Vous ne pouvez pas. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est que le ministère de la Recherche scientifique paye certaines datations, parce que les datations c'est payant. Quand vous envoyez une datation à un laboratoire étranger, vous la payez. Donc, on fait la liste, on demande aux chercheurs ceux qui ont des datations à faire ? Vous avez droit à cinq datations par personne.

Habib

Ce n'est pas vraiment comme ça qu'on fait de la recherche.

Malika

On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a. Regardez ce qui se passe avec le Louvre. Le récent cambriolage. Les directeurs ont demandé une plus grande protection des fenêtres, ils étaient conscients qu'il y avait un patrimoine qui a constitué la France, qui fait partie profondément de la France. Des couronnes de reines, des couronnes de rois. C'est l'histoire de la France. Mais faute de moyens, ça ne s'est pas fait. Le Louvre, ce n'est pas n'importe quoi, il est connu mondialement ! C'était comme le musée du Bardo.

Habib

Est-ce que le musée du Bardo est aussi important ?

Malika

Le musée du Bardo a été un des plus anciens musées d'Afrique, sinon le premier à être créé, par les Français bien sûr. À force de recueillir des collections il y a certains hommes comme Reygasse, préhistorien, qui a fait construire cette partie-là qui s'arrête avant la tour et qui s'appelait le musée du Bardo. Il a l'air petit pour nous aujourd'hui, parce que maintenant, quand on parle de musée, c'est des hectares entiers. Tout s'est développé et les musées également ont besoin de superficie. Le musée égyptien au Caire, c'était une époque. Voilà un pays qui a par exemple mis les moyens pour former la partie humaine de cette recherche. Maintenant, vous avez beaucoup d'égyptologues égyptiens et de bon niveau.

Habib

Vous collaborez avec eux ?

Malika

Hélas non. J'aimerais bien fouiller un jour en Égypte. Ce serait un rêve, mais c'est trop tard, c'est fini. On sait comment ça a fonctionné. Ça a commencé par cette terrible période où n'importe qui fouillait, prenait des objets, les vendait, on connaît tout ça. Et puis on a commencé à mettre de l'ordre et l'Égypte a installé ce qu'on appelle les concessions, c'est-à-dire que l'Allemagne par exemple a le droit de fouiller dans tel relief, dans telle région, tout en rendant des comptes, c'est-à-dire ce qu'elle découvre, les listes des objets, afin qu'ils soient sélectionnés pour quelques-uns au musée. Ils continuent de fonctionner comme ça d'ailleurs, ça c'est la construction allemande, ça c'est la construction française, etc. J'ai vu l'ancien directeur, Hawas, une fois il s'est mis en colère devant la télé, il était furieux parce qu'un chercheur était là avec son appareil à photo, et le chercheur égyptien portait je ne sais trop quoi derrière lui. C'est ce qu'on appelle porter le couffin. Il a dit ça, on n'en veut plus. Certes, il n'a peut-être pas le niveau du chercheur étranger, ce jeune, mais un jour il l'aura. Et pourquoi cet étranger est là ? Ce n'est pas seulement pour faire la fouille, c'est aussi pour former ce jeune. Aujourd'hui il y a des chercheurs, des égyptologues égyptiens. Ils parlent très bien anglais, ils connaissent les sites, quand ils sont de base géologues ou géomorphologues, ils maîtrisent. Voilà un pays qui est en train de se construire sur ce plan-là.

Habib

Je voudrais revenir à vos travaux. Je sais que vous avez publié pas mal sur les peintures rupestres. C'est un outil de recherche, la peinture rupestre ? C'est de la lecture ? Vous lisez des choses à travers les peintures rupestres ?

Malika

Oui, c'est plutôt ça. J'ai eu la chance de découvrir la préhistoire saharienne alors que j'étais au lycée. Eh oui ! Mes lectures me passionnaient tellement que j'étais allée voir le directeur, qui était le premier directeur algérien, M. Mouloud Maameri.

Habib

En quelle année, plus ou moins ?

Malika

C'était les années 70.

Je suis allée le voir et je lui ai dit que je voulais être préhistorienne. Il a été très souriant, très gentil, il m'a dit "vous n'avez que le bac, même pas le bac, et vous voulez être préhistorienne, vous êtes encore loin". Je lui ai dit "je sais, je suis encore loin, il faut le bac, mais il y a beaucoup de choses ici. Je pourrais lire, on a une belle bibliothèque avec beaucoup, beaucoup de choses, donc je pourrais lire". A cette époque il y avait les réserves, c'est-à-dire l'endroit où on déposait ce qu'on découvrait, ce qu'on allait étudier. Je l'avais vue, je me disais qu'en regardant tous ces objets et en lisant, j'allais apprendre. Il était toujours souriant, en se demandant comment il allait se débarrasser de moi ! Il y avait une dame qui travaillait ici comme préhistorienne, née en Algérie, qui s'était intéressée à la préhistoire avait fait des études de préhistoire. Elle passait par là au moment où on discutait, il l'a appelée et il lui a dit " venez, j'ai un phénomène ici, voilà cette jeune femme qui veut être préhistorienne mais elle n'a même pas le bac, elle est en seconde. Il lui reste encore trois ans". Elle a souri, puis j'ai expliqué, j'ai dit que c'était une passion, que je pouvais peut-être donner un coup de main, ranger les choses. J'ai dit que je savais ce que je pourrais faire "je peux lire à la bibliothèque pour avoir les bases théoriques. Et puis il y a les réserves qui ne sont pas très bien rangées et en rangeant les réserves et en lisant, c'est complémentaire, je vais déjà m'initier à la préhistoire".

Et donc j'ai fait ça alors que j'étais simplement lycéenne. Et ensuite, en 1974, 75, je ne me rappelle plus, il y a eu la découverte d'un magnifique abri sous roche au Tassili qu'il fallait fouiller. Et donc le centre devait s'organiser. A l'époque on faisait 2400 km en voiture, avec le matériel, de la casserole à tout le reste. Et j'ai dit, je viens ! J'étais têtue, très têtue. Ils m'ont emmenée. On est partis. On est arrivés, c'était magnifique, vraiment. Je l'ai vu là récemment, lors de la dernière mission où on est allés, on est passés, on a regardé. Ce n'est pas en très bon état de conservation, mais on a découvert des squelettes, on a découvert des objets. C'était exposé à un moment ici.

Être là sur une fouille et là au moment d'une découverte, c'est formidable. Formidable, formidable.

Habib

Ça a été la confirmation.

Malika

Oui, oui, vraiment. Vraiment, là, je n'ai plus eu de doutes sur ce que je voulais faire. Mais c'était à une époque aussi dangereuse. On a dû partir en catastrophe parce qu'on n'avait presque plus d'eau. Ce n'était pas comme aujourd'hui où vous avez tout un équipement GPS et je ne sais trop quoi pour vous retrouver dans la galaxie si vous voulez.

Habib

À quel moment vous avez été recrutée institutionnellement ?

Malika

Les universités algériennes n'enseignaient pas la préhistoire. Donc il fallait aller à l'étranger pour étudier. Aller à l'étranger était quand même un problème parce qu'il fallait y vivre, il fallait de l'argent pour. Et j'avais deux difficultés, c'est qu'à l'époque de la période Boumediène, il fallait une autorisation de sortie. Le citoyen ne pouvait pas sortir sans autorisation, il me fallait l'obtenir à la préfecture. J'étais mineure et donc il fallait l'autorisation de mon père, ça a été deux obstacles à surmonter et je les ai surmontés. Il s'est passé des choses miraculeuses et je suis arrivée à Aix-en-Provence où il y avait l'université qui proposait une formation pour la préhistoire. Pendant sept ans, j'ai étudié, j'ai commencé ma thèse. Ma thèse était une thèse de terrain. Donc il fallait observer. J'avais compris que dans les gravures et les peintures rupestres s'inscrivait également une ligne historique et qu'on pouvait, en étudiant ces éléments, reconstituer des étapes de l'histoire de l'homme, qu'il n'y avait pas que les objets, les outils. Or à l'époque pour les gens c'était de l'art sans plus, inintéressant, mais pas du tout. C'est une vraie discipline qui peut livrer les éléments d'une construction historique étonnante, à la fois sociale, religieuse, mythique, mythologique. J'ai pensé que je pouvais peut-être rentrer en Algérie, chercher un poste de travail et continuer ma thèse, ce qui se faisait. J'ai été engagée ici comme préhistorienne, mais dans un stade de ma carrière de préhistorienne, tout en continuant ma thèse. Et j'ai terminé ma thèse puis je suis devenue préhistorienne à plein temps, et j'ai fait mon travail de recherche. J'ai commencé petit à petit, attachée de recherche, maître de recherche, jusqu'à directrice de recherche.

Habib

Vous avez enseigné ici en Algérie ?

Malika

Un peu, un peu, oui, à l'université d'Alger.

Habib

On y enseigne maintenant la préhistoire ?

Malika

Oui, on enseigne la préhistoire, pas seulement à Alger, dans les autres universités aussi, mais bon, Alger c'est la capitale, ça a commencé là, il y a des préhistoriens qui se sont orientés vers l'enseignement plutôt que la recherche, ou les deux, ça dépend, chacun a fait son choix. Donc maintenant, il y a une préhistoire algérienne, mais le problème et la

question qui se posent, c'est quel est le niveau de notre recherche préhistorique ? Avons-nous les moyens ? Publions-nous assez ? Non, ce niveau-là n'est pas atteint. Alors parfois, de grands efforts sont faits par des ministres qui comprennent nos besoins. On a eu quelques ministres formidables, il y en a même un qui est monté au plateau du Tassili, qui nous comprennent, qui comprennent nos problèmes. Et là, on a des périodes où il y a de grands progrès, et puis après, ça retombe

Il faut avoir une culture générale pour comprendre ces sciences-là. Si vous n'avez pas de culture générale, vous ne pouvez pas imaginer l'importance de la préhistoire. Quand on vous dit, quels sont vos ancêtres ? Vous êtes en Suède, vous rencontrez des Suédois et d'autres nationalités, et à un moment on vous dit, vous êtes d'Algérie, vous êtes Algérien ? Ah oui, mais quels sont les ancêtres des Algériens ? Vous êtes ministre et on vous dit, monsieur le ministre, quels sont les ancêtres dans vos pays ? Ils sont incapables de répondre. Il faut avoir un minimum de connaissances quand même. Pas celui d'un chercheur, bien sûr, mais un minimum de connaissances. Bon, on sait que nos régions à nous ont d'abord été habitées par des populations amazighes qui, à un moment, ont eu des relations avec la Méditerranée, d'autres peuples. Il faut le savoir, c'est un minimum. On a eu des luttes avec Rome, ou alors des accords, que les conquêtes arabes ont eu lieu il y a à peu près 14 siècles, et qu'à ce moment-là, il y a une autre grande culture qui s'est greffée sur l'Afrique du Nord et qui a contribué à construire l'identité algérienne. D'abord la base qui est Amazigh et ensuite la contribution arabe qui nous a construits, qui a fait que ce que nous sommes, que nous parlons les deux langues, que nous sommes à l'aise avec cette identité, elle est reconnue par la constitution algérienne.

Habib

Vous vous êtes à l'aise avec cette identité ?

Malika

Oui, oui. Quand je suis en colère, j'insulte en arabe dialectal. Quand je suis super en colère, j'insulte en berbère. En amazigh.

Habib

Et quand est-ce que vous vous insultez en français ?

Malika

En français, je n'ai pas tellement l'occasion. J'aimerais. Je pourrais. Mais on m'a appris à être bien élevée avec les étrangers. Quand on dirige un projet et qu'on a des jeunes, il y a une relation de convivialité, presque d'amitié qui se développe avec l'autre partie. Et même si quelque chose ne va pas, il faut négocier, discuter, être patient pour arriver à ce qu'on veut.

Habib

Est-ce que dans vos domaines de recherche, il y a de la collaboration inter-maghrebine ?

Malika

Hélas, il y aurait pu, mais il n'y en a pas. Il est déjà très difficile de travailler en Algérie. L'Algérie est connue comme un pays difficile dans le domaine de la pratique de la coopération. C'est son histoire qui fait ça. C'est-à-dire qu'étant passée par un passé très difficile, je pense, c'est mon idée, l'Algérie ne donne pas facilement une autorisation pour aller dans tel endroit pour faire une fouille. C'est très difficile. Il faut un partenaire de très haut niveau. Les conditions qui sont dictées par la loi, qui gèrent le patrimoine, sont minutieuses. Elles doivent être respectées. Malgré cela, malgré ce balisage d'une recherche internationale très stricte, les exemples de coopération qu'on a eus nous ont montré qu'il est très difficile de faire respecter ça et il y a un moment où parfois on se dit « mais je suis en plein néocolonialisme scientifique là ». J'ai eu des exemples de gens qui allaient faire quelque chose où, normalement, avant de faire cette chose-là, doit être présent le représentant du parc national, qui est prioritaire. Vous êtes dans un parc national patrimoine mondial, par exemple. Et il faut le vis-à-vis de la coopération, qui est algérien ou algérienne. Au cas où il se passerait quelque chose, où il y aurait un problème, on ne fouille pas comme ça. Vous ne rentrez pas dans Lascaux comme ça. Vous ne rentrez pas dans la grotte Chauvet comme ça. Pourquoi ? Parce qu'il faut préserver les lieux. Il y a un taux d'hygrométrie qui est vérifié régulièrement, un taux de gaz carbonique et tout ça. C'est l'être humain qui l'apporte et il y a des équipes de conservation et de protection qui surveillent pour conserver ce patrimoine.

Habib

En Algérie aussi ?

Malika

En Algérie, quand vous allez au Tassili, c'est un autre type de patrimoine. C'est un patrimoine de plein air, les peintures sont en plein air. Donc on ne peut pas les enfermer, interdire, non. On interdit de toucher, de mouiller, aucun contact. Quand il y a un groupe de touristes, des visiteurs, il y a toujours un agent de conservation et de protection du parc. C'est un endroit où l'on n'a pas le droit de toucher une peinture. Il y a un petit mur qui vous empêche de passer et d'aller faire n'importe quoi sur cette peinture.

Habib

J'ai une dernière question que je pose à tout le monde, quelles que soient les disciplines, parce que c'est l'actualité. Est-ce que pour vous, la femme algérienne, préhistorienne, est-ce que le mot Gaza a un sens particulier ?

Malika

Bien sûr.

Habib

Ça veut dire quoi ? Ça vous dit quoi ?

Malika

Quand vous voyez des enfants qui meurent de faim, des bombardements de civils à longueur de journée, ce n'est plus une guerre, ça. Il y a les guerres classiques où on se

défend contre l'ennemi, qui a les mêmes armes, on n'est pas d'accord sur quelque chose, on se tape dessus. Mais ça, ce n'est pas une guerre, ça. Quand vous vous en prenez à plus faible, c'est grave. C'est grave.

Comment rester insensible ? Moi qui ai vécu la guerre d'Algérie et dix ans de terrorisme, comment voulez-vous que je sois insensible ?

Maintenant, étant scientifique, j'essaie de comprendre les deux parties. Je me demande ce qu'il y a en face. En face, il y a un État juif qui est en ce moment encadré par les plus grands conservateurs qui soient et un président juif qui les écoute, parce qu'il a envie qu'on renouvelle son mandat dans les années qui viennent, et qui écoute et qui prend la tuerie du Hamas du 7 octobre comme prétexte. Mais ce n'est pas une raison pour aller tuer tout le monde. Il y a derrière d'autres objectifs. Vous voulez récupérer Gaza, récupérer la Cisjordanie et en faire un seul État. C'est clair. Il y a eu déjà des discussions et des accords pour faire deux États. Beaucoup de pays ont dit que c'est la seule solution. C'est la seule. Mais vous, vous vous campez sur vos positions. Vous saisissez cette occasion. Vous êtes bien contents peut-être qu'il se soit passé ce qui s'est passé, cette horreur, on est bien d'accord, pour vous dire, allez, paf, on déclenche une guerre et on prend tout. On nettoie. Vous ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas !

Et ce qui me choque le plus, ce n'est peut-être encore pas les juifs. C'est l'indifférence internationale qui me choque. Aucun pays, rien, rien, ni l'Europe, personne. Tout le monde assistait aux avions qui bombardaient, aux militaires qui rentraient, qui cassaient tout et qui tuaient. Rien ! Comment ? Des images, les gens ont envoyé des images d'enfants mourant de faim. Rappelez-vous vos enfants quand ils étaient gazés, à peine arrivés au camp, de petits-enfants de 3, 4 ans, 5 ans, envoyés directement à la chambre à gaz. C'est ce que vous êtes en train de faire. C'est la même chose. Vous êtes dans l'erreur. Vous êtes dans l'erreur. Ce que vous faites est grave ! Défendez-vous pour ce dont vous avez besoin de vous défendre. C'est normal, j'ai un ennemi, le Hamas est en train de nous mettre la pagaille. Vous pouvez vous en prendre au Hamas, vous êtes des champions de l'espionnage. On sait très bien que les Israéliens sont des champions dans ce domaine. Vous avez des hommes capables de les retrouver, de les cerner, il faut s'en prendre à eux. Maintenant les gazaouis eux-mêmes ne veulent plus du Hamas. Ils ont compris que ces guerres n'étaient pas dans leur intérêt. Ils ne demandent rien d'autre que ce bout de terre dont ils sont les prioritaires. On en a pris déjà un bon bout, mais où vont-ils aller ? Ils vont vivre dans des felouques au milieu de la mer ou quoi ? Ils ne peuvent pas aller en Égypte, ils ne peuvent pas aller en Syrie, ils ne peuvent aller nulle part. Il faut bien qu'ils vivent.

Comme les Juifs aussi, il faut bien qu'ils vivent. Et certains l'ont compris. Hier, j'ai vu à la télévision des juifs interrogés sur la marche, ils ont dit qu'il faut la paix maintenant. Ça suffit, il faut la paix. La paix c'est quoi ? Allez, que Hamas restitue les morts et les otages. Qu'on se débarrasse de cette attitude belliqueuse de Hamas qui a dit oui pour des accords et puis qui change. Ça c'est très habituel chez les politiques et les militaires. Et qu'on en finisse. Khallas ! Ça s'arrête là !

Habib

Sur ces mots-là, même si j'ai oublié des questions et à moins que vous n'ayez quelque chose à rajouter sur ce que vous avez fait ou ce que vous n'avez pas pu faire, on peut conclure ici, mais je vous laisse la parole pour un dernier mot.

Malika

On a abordé beaucoup de sujets et c'est difficile de conclure. Bon, je dirais que j'ai ressenti à travers ce que j'ai vécu pour arriver à être une femme travailleuse ayant un métier, un beau métier, c'est très difficile quand on est passé par une guerre de libération. Il faut savoir que quand on colonise un pays, quand on tente de le génocider, ce n'est pas terminé, même si après il y a la paix, tout est réglé. Après, il y a une autre phase pour que les gens se construisent et reconstruisent leur identité. Ça, je l'ai compris par moi-même. Ça m'a été difficile de faire tout ça parce que je sortais d'une période très troublée.

Habib

Maintenant vous êtes en paix avec vous-même ? Avec votre identité ?

Malika

Avec mon identité, oui. Je n'ai pas de problème. Je suis pleinement dans une identité algérienne qui a des défauts. Mais je me bats, c'est tout. Je me bats. Vous savez, à partir du moment où vous avez deux langues dans la Constitution, vous vivez tous de la même manière. Voilà, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différence entre un groupe et un autre, on est tous algériens, on essaye de vivre avec les moyens qu'on a et on fait tout ce qu'on peut pour essayer de donner à ce pays ce qu'il mérite, après tout ce qu'il a fait, un développement, un vrai, des hommes et des femmes qui construisent un pays solide.

Habib

Vous y croyez ?

Malika

J'y crois, mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Il faut encore quelques générations. C'est mon avis. On est encore loin d'aboutir. C'est un petit peu comme en Tunisie, quand le groupe présidentiel est parti, que vous l'avez mis dehors, les gens croyaient que ça y est, c'était fini. Non, au contraire. C'est à ce moment-là qu'il y a beaucoup de problèmes qui se sont posés, qui commençaient.

C'est pour ça que je vous dis que tous les conflits comme ça sont la cause de conflits trois fois plus durs par la suite. Laisser faire une guerre de 7, 8, 30 ans. Je ne comprends pas que les gens ne réalisent pas, sauf ceux qui vont venir construire et gagner de l'argent, c'est très difficile de construire un pays et un peuple.

Habib

Malika, je vous remercie du fond du cœur. Merci beaucoup.

Malika

Je vous remercie de m'avoir interrogée sur des questions qui me tiennent effectivement à cœur. Et j'espère le meilleur pour tout le monde, vraiment. La planète n'avancera pas s'il n'y a pas plus de coopération, d'aide, d'entraide. C'est mon rêve, moi. Je ne le verrai pas. Ça arrivera, mais je ne le verrai pas.